

J'ai commencé une dizaine de fois à écrire mon témoignage, sans succès. Étudiant en littérature, je me rends compte que chaque mot, chaque formulation pourrait trahir mon message. Mais voici mon témoignage.

Pour l'aspect plus factuel, j'aimerais dire :

Israël ne mène pas une guerre contre le Hezbollah, mais contre le peuple, la terre et la culture du Liban. Elle force l'exil des Libanais au sein même de leur territoire. Elle jette des bombes au phosphore blanc dans les villages frontaliers pour empêcher la terre de porter fruit, en cas de retour des Libanais à leurs vergers. Elle endommage le patrimoine historique et culturel des régions comme celui de Tyr, de Nabatiyeh, ou de Baalbeck.

Enfant, j'ai vécu la guerre et l'invasion d'Israël au Liban de 2006 de loin (je visitais la France). Adulte, je vis les bombardements quotidiens d'Israël sur le Liban de loin aussi. 1500 victimes en 2006, plus de 3000 morts en 2024 près de 14000 blessés et plus d'un million de déplacés. Les ruines de Baalbeck, ruines greco-romaines et phéniciennes antiques risquaient la destruction en 2006, elles risquent la destruction en 2024.

Vous pouvez trouver toutes ces informations sur Internet : des vidéos de destruction, des statistiques et des rapports d'enquête nationaux et internationaux. J'aimerais vous parler plutôt de moi, ma famille, mon pays, un petit coin de paradis, grand comme le monde.

J'aimerais vous parler de Monique, ma grand-mère, Téta Monique a aussi la citoyenneté canadienne, mais elle refuse de quitter le pays qu'elle connaît depuis 82 ans. Aller où ? Dans un pays militariste qui finance un génocide à Gaza et une guerre contre le Liban ? Sa vie est chez elle. Elle ne la reconstruira pas autre part. Ailleurs, il n'y a pas Colette, sa sœur, il n'y a pas Jeanne, sa meilleure amie, ni l'épicier du quartier. Ailleurs, le soleil ne brille pas assez fort pour elle. Ailleurs, elle se sentirait seule et déracinée. Ailleurs, elle mourrait.

Quoi vous dire de Khalto Hanane, ma tante maternelle et marraine ? Le jour de la première grosse offensive d'Israël, qui a fait 500 morts en une journée, elle n'avait pas peur. Elle entendait les bombardements dans les villages avoisinants de Nabatiyeh, mais elle ne craignait rien. Sa forteresse tiendra contre l'ennemi ou elle s'écroulera sur sa tête. Dans les deux cas, elle voulait rester. Sous la pression de ses filles, qui habitent aussi à Montréal, elle quitter enfin Kfarwa, mais avec une promesse d'y retourner. Et elle y retourne, pour la saison des olives, pour les presser et en faire de l'huile.

J'ai hérité de la guerre de mes parents, tout comme ils ont hérité de la guerre de leurs parents. Mes grands-parents ont connu la guerre civile de 1958, puis celle de 1975 à 1990, qu'ils ont léguée à mes parents, qui ont vécu, avec leurs enfants la guerre de 2006, le conflit de Nahr el Berid de 2007, les explosions-suicide des années suivantes, et maintenant, ma génération hérite d'une guerre qu'elle n'a pas choisie. Le cycle de violence ne s'arrête pas.

Et pourtant, on est encore attaché à notre terre. Ceux qui y restent hésitent à quitter : il n'y aura aucun pays comme le Liban; ceux qui ont déjà quitté veulent y retourner : il n'y a aucun pays comme le Liban.

J'ai eu l'occasion de retourner en mai au Liban pour des vacances bien méritées. L'avant-dernier jour, on est parti à Kroum el Arz, une parcelle de terrain à Jezzine appartenant à mon père, qu'il a hérité de son père, qu'il a acheté lui-même de son père, pour voir si les abricots avaient mûri. On en a profité pour prendre quelques photos, dont celle que vous voyez en ce moment. Un soleil couchant réchauffait nos visages. Dernier souvenir de Jezzine.

Mon village n'est pas encore touché par les bombardements israéliens. Mais je redoute le jour où je verrais la photo d'un soldat portant la robe de chambre de ma mère, ou brandissant la photo de Ghady, enfant, après qu'il aurait pillé et détruit ma maison.

Je ne raconte pas d'histoires inventées: une jeune femme a reconnu son piano duquel jouaient des soldats israéliens dans sa maison détruite. Des soldats israéliens ont porté les robes de soirées de femmes qui habitaient les maisons abandonnées de force puis pillées. Le crime engendre le crime, et l'horreur naît de l'horreur.

Malgré tout, je dois faire mes travaux de fin de session, travailler, vivre une vie montréalaise normale, parce qu'ici, tout va bien. Mon université a décidé de jouer au jeu de l'autruche quant aux guerres au Moyen-Orient. Ma ville ne s'inquiète pas des milliers de libanais et libanaises qui y travaillent quotidiennement et qui se soucient de leurs proches, ceux qui vivent tous les jours avec le son des drones au-dessus de leurs têtes. Mon pays a abandonné ses citoyens libanais et palestiniens aux dépens du profit de la guerre.

Enfant, je haïssais aller à Jezzine l'été. Mes amis d'écoles n'y étaient pas, et je m'ennuyais souvent (du moins, c'est ce que je me disais). Adulte, je ne peux m'imaginer une vie sans ma maison de campagne que je visite presque chaque été pour dormir, pourquoi pas mourir, dans mon lit d'enfance, mon lit d'été.

Le Liban sera toujours en été pour moi, plein de monde, d'odeurs, de saveurs, de fêtes et de festivals. Un Liban dynamique qui peine à sortir la tête de l'eau, mais qui aime respirer la vie à pleins poumons. Un Liban contradictoire mais où il fait bon de vivre, malgré tout. Un Liban qui me tient à cœur. Le Liban des Kroum et le Liban des Arz. Le Liban de Kroum el Arz. Khidni zra3ni bi ard Lebnan. Sème-moi dans ma terre libanaise.